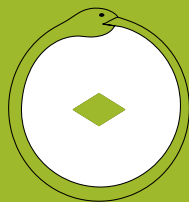
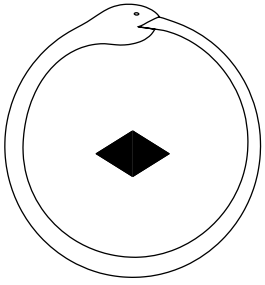


BIOSPHERE, ANTHROPOCÈNE
ET ANIMISME AMÉRINDIEN
Luis Eduardo Luna



cahiers
SELVAGEM



BIOSPHERE, ANTHROPOCÈNE ET ANIMISME AMÉRINDIEN

Luis Eduardo Luna

Transcription de son intervention lors du cercle de discussion

Viagem Ao Centro da Vida [Voyage au centre de la vie] durant le Selvagem 2018.

Préparation du texte par Daniela Ruiz.

Un regard interdisciplinaire est particulièrement nécessaire au moment, alors que nous nous trouvons au cœur d'un processus catastrophique de dégradation de l'environnement à l'échelle planétaire, dont nous sommes responsables, et que nous devons essayer de comprendre dans toute sa complexité.

Voilà la grande responsabilité qui nous incombe, à nous qui vivons ce moment d'une importance historique inestimable.

Notre planète est âgée d'environ 4,6 milliards d'années. Cinq cents ans à un milliard d'années après sa formation, il y avait déjà de la vie ici. Nous disposons de preuves fossiles datant d'il y a au moins 3.800 millions d'années.

Les scientifiques s'accordent à dire que la vie n'est pas apparue ici subitement, mais qu'elle est le résultat d'une série de processus abiotiques longs et simples, impliquant les six éléments prédominants dans la vie sur notre planète : le carbone, l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, le sulfate et le phosphore.

Quelle est son origine ? L'une des théories les plus connues et défendues, entre autres, par Nick Lane, biochimiste et écrivain britannique, professeur de biochimie évolutive à l'University College de Londres, situe l'origine de la vie dans les sources hydrothermales au fond des océans, où vivent encore aujourd'hui de nombreuses espèces complètement indépendantes de l'énergie solaire. L'adaptation à l'eau douce dans les masses volcaniques terrestres serait plus tardive.

D'autres défendent des scénarios opposés : selon David Deamer et Bruce Damer, la vie se développerait à la surface de la planète dans quelque « petite flaque chaude », comme le disait Charles Darwin, et

s'adapterait rapidement aux océans d'eau salée. À proximité des volcans, l'eau s'accumulerait dans des puits ou des champs hydrothermaux qui passeraient par des cycles d'évaporation et de recharge. Les solutions diluées se concentreraient, durant l'évaporation, en pellicules capables de résister aux interactions chimiques en s'accumulant dans des puits lorsque l'eau revient, que ce soit sous la forme de précipitations, ou du fait de changements de niveaux d'eau liés aux sources thermales ou à l'activité des geysers¹.

Les composés multiples subirait une sorte de sélection naturelle darwinienne, conduisant à la formation de polymères ou de molécules précurseurs, ensuite encapsulés dans des membranes, et finalement dans des cellules capables de se répliquer. Des processus similaires pourraient se produire sur d'autres planètes à travers la galaxie.

Certains biologistes spéculent sur une origine extraterrestre de la vie, variations de la théorie de la panspermie² Christian De Duve³ par exemple, affirme que la « poussière de vie » capable d'engendrer la vie n'importe où dans de bonnes conditions, est disséminée dans l'univers. Pour lui, la vie et l'esprit ne sont pas des accidents, mais des manifestations naturelles de la matière.

Des exobiologistes comme Natuschka Lee, de l'université d'Umea en Suède, travaillent sur les extrémophiles : des micro-organismes qui peuvent survivre dans des situations extrêmes de température et de pression, comme dans les profondeurs de la Terre, dans les volcans et même dans les réacteurs nucléaires. La Dr Lee, en collaboration avec des scientifiques de la Station spatiale internationale (ISS), a prouvé que certains micro-organismes terrestres peuvent survivre dans l'espace extérieur et elle défend l'idée que la vie microbienne peut être présente dans de nombreux endroits de notre galaxie.

1. Un geyser est une source thermale qui entre en éruption périodiquement, libérant une colonne d'eau chaude et de vapeur d'eau.

2. Théorie proposée à la fin du 19e siècle qui cherche à expliquer l'origine de la vie. Selon elle, notre planète a été peuplée d'êtres vivants ou d'éléments précurseurs de la vie provenant d'autres planètes et qui se sont répandus par l'intermédiaire de météorites et de poussières cosmiques vers la Terre.

3. Christian de Duve : Biochimiste belge, prix Nobel de physiologie ou médecine en 1974 avec Albert Claude et George Emil Palade pour leurs découvertes sur l'organisation structurelle et fonctionnelle de la cellule.

Pendant 1,5 milliard d'années, seules des archées et des bactéries existaient sur Terre, c'est-à-dire des micro-organismes unicellulaires, semblables sur le plan morphologique, mais très différents dans leur métabolisme, avec un possible ancêtre commun : LUCA⁴.

Il y a environ 1,8 milliard d'années, un quasi-miracle s'est produit : des archées⁵ et des bactéries sont entrées en symbiose, ont fusionné et ont formé des cellules dotées d'un noyau contenant de l'ADN : les eucaryotes.

Les archées fournissent les gènes informationnels pour la réplication et la réparation, et les bactéries les gènes opérationnels responsables du système membranaire, du cytosquelette et des processus métaboliques.

Cette double origine est visible dans les cellules de chacun d'entre nous, plantes, champignons et animaux (les champignons sont plus proches de nous que les plantes). Les mitochondries, responsables de la production d'ATP, l'énergie nécessaire au fonctionnement de la cellule, descendent de cette bactérie qui a rejoint les archées et elles conservent leur propre ADN.

Lynn Margulis⁶ est la première scientifique à avoir proposé la théorie endosymbiotique, qui n'a pas été acceptée pendant des années par ses collègues plus âgés — qui, pour la plupart, étaient des hommes — mais qui a été prouvée depuis. Cela implique un important changement de perspective.

Dans le processus d'évolution, Darwin met l'accent sur la concurrence entre les espèces, tandis que Margulis met l'accent sur les relations symbiotiques, sur la coopération entre différents organismes. Nous avons là un modèle d'organisation de notre société, où la diversité et la coopération prédominent, plutôt que la compétition.

4. Le dernier ancêtre universel ou dernier ancêtre commun, également connu sous le nom de LUCA (*last universal common ancestor*) est, à titre d'hypothèse, le dernier être vivant dont descendent tous les êtres vivants qui existent actuellement sur Terre.

5. Les archées sont des organismes unicellulaires qui partagent certaines caractéristiques avec les eucaryotes et les bactéries et se développent dans des environnements extrêmes.

6. Lynn Margulis était une éminente biologiste et professeure à l'université du Massachusetts. Elle est surtout connue pour sa théorie de l'endosymbiose et sa collaboration avec James Lovelock sur la théorie Gaïa. Nous avons publié le cahier *Algumas coisas que aprendi com Lynn Margulis* par Dorian Sagan.

Après une énorme période au cours de laquelle seuls des micro-organismes existaient, il y a 650 à 543 millions d'années a émergé ce que l'on appelle la faune édiacarienne. Cette faune a été nommée d'après les montagnes d'Ediacara en Australie, où les premiers fossiles d'organismes pluricellulaires ont été découverts dans des écosystèmes complexes, y compris les premiers animaux mobiles.

Dans le bassin de Itajaí, dans l'État de Santa Catarina, au sud du Brésil, un gisement d'eau douce a été découvert, avec un biote datant de 563 millions d'années. Certains de ces animaux étaient capables de créer des coquilles, des squelettes calcaires et d'autres parties dures pour se défendre ou échapper à leurs prédateurs en s'enfonçant dans les sédiments ou en développant des outils de prédation.

Il y a cinq cent trente-cinq millions d'années, a eu lieu ce que l'on appelle l'explosion cambrienne⁷ avec l'apparition d'une grande diversité d'organismes, y compris les ancêtres de la plupart des organismes multicellulaires et toutes les configurations anatomiques qui existent aujourd'hui. Parmi les organismes étranges qui ont peuplé les océans du Cambrien, on trouve le *Pikaia gracilens*, un céphalocordé (animal doté d'une tête et d'un « cordon » nerveux le long de son corps), d'environ cinq centimètres, qui est peut-être le plus ancien ancêtre de nous tous : les vertébrés. Aucune des espèces cambriennes ne survit aujourd'hui.

Nous, les mammifères, avons eu notre chance avec la météorite qui a provoqué l'extinction des dinosaures il y a 65 millions d'années : la cinquième grande extinction. Les premiers primates sont apparus il y a 50 à 56 millions d'années. Ils avaient un cerveau plus gros que celui des autres mammifères, des yeux à l'avant de la tête – ce qui permettait une vision stéréoscopique ou tridimensionnelle – et des extrémités préhensiles⁸ avec des ongles au lieu de griffes, et des doigts et des orteils mobiles, dont l'extrémité est munie de coussinets tactiles très sensibles.

7. L'explosion cambrienne est l'apparition relativement rapide, sur une période de quelques millions d'années, des phylums les plus importants. Cette émergence s'est accompagnée d'une grande diversification des autres organismes, notamment des animaux, du phytoplancton et des calcimicrobes.

8. La préhensibilité est la capacité des structures telles que la queue, les doigts, les orteils, la langue, etc, à s'accrocher à quelque chose.

Nous partageons ces caractéristiques avec les 230 à 270 espèces de primates qui existent aujourd’hui : les singes de l’ancien et du nouveau monde, les lémuriens de Madagascar, et ceux qui nous ressemblent le plus : les orangs-outans de Bornéo et de Sumatra, les gorilles, et nos proches cousins, les chimpanzés et les bonobos, qui sont si proches de nous génétiquement (nous partageons 99 % de nos gènes avec eux) que certains biologistes les placent dans le genre *Homo*. Nos parents les plus proches sont en voie d’extinction : nous détruisons les forêts où ils vivent, nous les tuons sans discernement pour voler leur peau, pour les dévorer ou pour amputer leurs mains ou leurs doigts à des fins commerciales. S’ils disparaissent, nous serons encore plus seuls sur cette planète.

Il y a seulement 70 000 ans, nous coexistions avec d’autres espèces de notre genre : *H. erectus*, *H. naledi*, *H. floresensis*, *H. luzonensis*, *H. Heidelbergensis*, les hominidés de Denisova, les Néandertaliens et peut-être d’autres espèces qui n’ont pas encore été découvertes. Nous savons aujourd’hui que les Néandertaliens, dont nous avons des restes fossiles de 200 à 300 individus, occupaient d’immenses territoires en Eurasie, depuis le nord du Pays de Galles aux frontières de la Chine, et au sud jusqu’aux déserts d’Arabie, s’adaptant à différents écosystèmes, toundras, déserts, forêts, côtes et montagnes, présentant des différents génotypes. Certains, par exemple, avaient la peau plus claire et d’autres plus foncée. Même s’ils étaient anatomiquement différents de nous, du point de vue comportemental, ils étaient assez semblables : ils marchaient complètement debout, étaient pour la plupart droitiers, utilisaient des outils non seulement en pierre mais aussi en d’autres matériaux, ramassaient des coquillages et des griffes d’aigle, s’habillaient de peaux d’animaux, portaient des ornements, peignaient sur les rochers, soignaient les malades, enterraient les morts et avaient peut-être des rituels.

Les analyses des restes retrouvés suggèrent qu’ils étaient peut-être moins violents que nous, *Homo sapiens*. Le magnifique livre *Kindred : Neanderthal Life, Love, Death and Art*, de la spécialiste britannique Rebecca Wragg Sykes, bouleverse nombre d’idées reçues que nous avons sur ces proches parents, disparus de la Terre, dont nous conservons entre 1,8 et 2,6 % de leurs gènes. La question de savoir si nous sommes responsables de leur extinction n’est pas résolue, car il existe d’autres hypothèses.

Notre espèce est très jeune. Nous ne sommes là que depuis 300 000 ans, ce qui est peu comparé à l'*Homo erectus*, qui s'est répandu dans toute l'Eurasie et a vécu deux millions d'années avant de disparaître de cette planète. Au cours des 11 650 dernières années, après la dernière glaciation, notre planète a traversé une époque géologique particulièrement stable du point de vue climatique, avec des températures adaptées à notre corps. C'est au cours de cette période, l'Holocène, que nous, les humains, avons développé d'innombrables cultures et expérimenté des processus civilisationnels, souvent totalement indépendants, y compris la domestication de plantes et d'animaux, diverses méthodes agricoles et expériences urbaines, ainsi que des modes de relation avec le monde dans lequel nous vivons.

Malheureusement, il semble que cette période paradisiaque touche à sa fin : nous sommes entrés dans une nouvelle ère géologique que Paul Crutzen⁹ a baptisée l'Anthropocène, en se basant sur les preuves indéniables que les processus géologiques, hydrologiques et biosphériques actuels sont largement anthropogéniques. Ils sont altérés ou influencés par les activités des êtres humains. Les futurs géologues trouveront des marques stratigraphiques¹⁰ de notre époque actuelle.

Nous sommes les spectateurs quotidiens d'un changement climatique profond, de la destruction de niches écologiques et de la disparition d'innombrables espèces. Nous vivons la sixième grande extinction.

Nous perdons entre 150 et 200 espèces d'animaux et de plantes chaque jour, alors que la normale serait de perdre entre une et cinq espèces par an. Selon le Rapport Planète Vivante du Programme Mondial pour la Vie Sauvage (WWF)¹¹ publié en septembre 2020, en seulement 46 ans, l'être humain et ses activités ont fait disparaître au moins deux tiers de la faune et de la flore mondiales. Cela signifie que la taille des populations de mammifères, d'oiseaux, de poissons, d'amphibiens et de reptiles a chuté de 68 % en moyenne.

9. Paul Crutzen (1933-2021), chimiste néerlandais et professeur à l'Institut de chimie Max Planck de Mayence, en Allemagne. Crutzen a utilisé le terme pour la première fois dans un bulletin de 2000 de l'Institut international de la géosphère et de l'environnement. 2000 de l'Agence internationale de la géosphère et de la biosphère (IGBP).

10. La stratigraphie est une branche de la géologie qui étudie les strates ou couches de roches, les processus et les événements qui les ont formées.

11. <https://livingplanet.panda.org/pt-br>

En Amérique latine et dans les Caraïbes, la situation est encore plus dramatique avec les pires résultats observés dans le monde entier : le déclin de la population de ces espèces a été de 94 %, ce qui indique « une relation fondamentalement brisée entre l'homme et la nature ».

Comment cela a-t-il été possible ? Certains chercheurs pensent que l'origine de ce grand changement réside dans le développement de l'agriculture il y a environ dix mille ans. D'autres évoquent une époque très récente : l'année 1950 marquerait le début de ce que l'on a appelé « La Grande Accélération ».

Telle est la position de Luiz Alberto Oliveira¹², le curateur de l'extraordinaire exposition sur l'Anthropocène au Museu do Amanhã de Rio de Janeiro.

À partir de 1950, après la Seconde Guerre mondiale, on assiste à un processus accéléré de croissance démographique, d'augmentation de la consommation de toutes sortes de produits : des métaux aux aliments, en passant par la production de déchets sophistiqués non biodégradables et écologiquement détectables (technofossiles). Augmentation du dioxyde de carbone, du méthane, du protoxyde d'azote, de la consommation d'eau et d'électricité, de la consommation d'engrais, de papier, augmentation des océans, de l'augmentation des températures, des transports, du tourisme, de la perte de terres arables, des récifs coralliens, des forêts tropicales, etc.

En 2019, l'équivalent d'un terrain de football a disparu toutes les six secondes et le Brésil est l'un des principaux responsables de cette incroyable déforestation qui, au prétexte d'un prétendu « développement économique », a éliminé des milliers d'espèces pour les remplacer par quelques-unes.

Les générations futures resteront perplexes face à notre manque de perspective à long terme. Pour moi qui suis né en 1947, il est terrifiant de réaliser que cette énorme destruction coïncide avec ma propre vie, au cours de laquelle je suis passé de l'écriture à l'encre et à la plume, éclairé à la bougie, à l'ordinateur et au téléphone intelligent. Je dois reconnaître que je fais partie de ce sombre processus.

12. Luiz Alberto Oliveira, physicien et docteur en cosmologie, a participé à la [table ronde Céu](#) [ciel] de Selvagem 2019.

Les chercheurs Simon L. Lewis, de l'université de Leeds, et Mark Maslin, de l'University College de Londres, ont publié en 2018 le très intéressant ouvrage *The Human Planet : How We Created the Anthropocene* [La planète humaine : comment nous avons créé l'Anthropocène], avec une théorie particulièrement pertinente pour nous, les habitants des Amériques. Ils situent le début de l'Anthropocène en 1610, l'année du dernier refroidissement atmosphérique et de réduction du dioxyde de carbone, détecté dans les glaces flottantes de l'Antarctique. Cela serait la conséquence de la disparition d'au moins 50 millions d'Amérindiens à la suite de la conquête violente des Amériques et à l'introduction involontaire de micro-organismes mortels tels que la rougeole, la variole, etc. – qui anéantirent 95 à 98 % de la population.

Les Amérindiens, en grande partie horticulteurs, ont développé des méthodes agricoles sophistiquées dans différents écosystèmes. Ils pratiquaient la polyculture sans utiliser la charrue et ont domestiqué d'innombrables espèces de plantes qui nourrissent aujourd'hui le monde. Avec la disparition de ces horticulteurs, les forêts ont à nouveau capté le dioxyde de carbone, entraînant une baisse de la température globale.

Il y avait tellement de forêts que les Européens, les Anglais et les Français, lorsqu'ils sont arrivés en Amérique du Nord au milieu du XVIIIe siècle, croyaient qu'il s'agissait d'endroits épargnés par les humains. Malheureusement, peu après, un processus incessant d'abattage d'arbres a commencé dans les Amériques et se poursuit encore aujourd'hui. Les Européens ont introduit la pratique de la monoculture, avec la perte progressive et irrémédiable des sols, des espèces indigènes et de leurs micro-organismes – qui, dans la nature, font partie d'un réseau symbiotique développé au cours de millions d'années – devenant de plus en plus les otages des pesticides et des herbicides.

Alexander von Humboldt¹³, fort de ses connaissances approfondies des relations entre les organismes et les phénomènes climatiques, a déploré les pratiques de monoculture des colonisateurs espagnols et de leurs descendants au Venezuela dans les années 1800. En outre, les

13. Alexander von Humboldt (1769-1859) était un naturaliste itinérant qui a entrepris l'un des premiers voyages scientifiques au centre et au sud du continent américain. *Kosmos* est le titre de son traité sur la nature.

animaux domestiqués d'origine eurasiatique introduits aux Amériques : vaches, chevaux, porcs, moutons et chèvres, ainsi que les micro-organismes qu'ils ont apportés avec eux, ont restructuré et appauvri le biote¹⁴ de vastes régions, dans le cadre de ce que l'historien Alfred W. Crosby appelle « l'impérialisme écologique européen ».

Nous sommes à un moment où la connaissance de notre histoire environnementale est indispensable pour nous aider à récupérer au moins une partie de ce qui a été perdu. Nous avons une obligation envers les générations futures.

La conquête des Amériques a radicalement changé l'histoire du monde. L'historien anglo-espagnol Felipe Fernández-Armesto a intitulé justement l'un de ses livres, *1492: The Year the World Began* [1492 : l'année où le monde a commencé]. L'Eurasie et l'Amérique, divisées par l'océan Atlantique, étaient des expériences biotiques séparées par des millions d'années. Les contacts entre les hommes des deux côtés de l'Atlantique ont été apparemment sporadiques et sans grandes conséquences, du moins au cours des derniers millénaires, avec le développement des expériences civilisationnelles synchrones totalement indépendantes.

Par exemple, en l'an 2600 avant J.-C., Saqqara en Égypte et Caral à 150 kilomètres au nord de Lima coexistaient, deux dotées d'une architecture monumentale. Si des civilisations se sont épanouies en pays de Sumer – berceau de la civilisation occidentale – entre le Tigre et l'Euphrate, au même moment dans la région de Norte Chico, le long des fleuves Fortaleza, Pativilca et Supe, sur la côte péruvienne, au moins 30 centres de sociétés complexes, et apparemment pacifiques, ont prospéré sans aucune trace de murs défensifs ou d'utilisation d'armes. Il s'agit probablement de la plus ancienne civilisation des Amériques.

À partir de 1492 commence ce qu'on appelle « l'échange colombien », avec des espèces traversant les mers dans toutes les directions, et le début d'une « nouvelle Pangée », qui culmine aujourd'hui, alors que les continents sont finalement étroitement unis par les communications maritimes, aériennes et informatiques. Pangée est le nom donné au supposé supercontinent existant il y a 335 millions d'années, formé par

14. Le biote (du grec *bíos* = vie) est l'ensemble des êtres vivants dans un environnement donné ou à une période donnée.

l'union des continents actuels qui auraient commencé leur séparation il y a 175 millions d'années.

Outre l'immigration massive d'Européens et l'extermination partielle des indigènes entre le XVI^e et le XIX^e siècle, les Européens ont introduit de force dix à douze millions d'Africains, un segment fondamental et encore profondément discriminé de la population des Amériques. Les ressources du continent américain – plantes, animaux et métaux précieux –, exploitées en grande partie grâce au travail des esclaves, ont constitué la base sur laquelle s'est construite la domination mondiale européenne, puis euro-américaine. Le discours officiel veut que les Européens aient apporté la civilisation aux Amériques.

Nous sommes idéologiquement colonisés. Encore aujourd'hui, l'histoire que nous apprenons à l'école est l'histoire de la civilisation occidentale. Nous parlons les langues européennes, nos institutions sont le reflet de ce continent, nos religions sont majoritairement chrétiennes, l'animisme et les cultes de la nature des Amérindiens sont invisibilisés.

Dans ma vie, jusqu'à ma rencontre en 1973 avec Apolinar Yacanami-joy, un chaman du peuple *Inga* (Inka), qui m'a invité à une cérémonie où j'ai reçu du *Yajé*¹⁵, la boisson sacrée de nombreuses ethnies de Colombie et d'Équateur, j'étais convaincu que la vraie culture était européenne et que je ne pouvais rien apprendre des peuples indigènes. Peu à peu, j'ai dû me regarder dans la glace et reconnaître que du sang indigène coulait aussi dans mes veines, et que mon identité d'« Occidental » était due à un choix historiquement construit.

D'un autre côté, grâce au travail de Marija Gimbutas, j'ai également fait d'importantes découvertes sur mon héritage occidental. Selon cette archéologue et folkloriste lituanienne, avant les invasions indo-européennes au début de l'âge du bronze, la « vieille Europe » était constituée des sociétés néolithiques égalitaires relativement homogènes où il n'y avait pas d'instruments de guerre, l'art était cultivé (évidence dans la céramique) et la musique, et d'un point de vue religieux, il semble que le culte de la Terre-Mère prédominait.

Je pense qu'il est important d'être conscient que la persécution de « l'idolâtrie » amérindienne a été précédée en Europe par la persécution

15. *Yajé* est un autre nom pour l'*ayahuasca*. (N.T.)

contre les sorcières et les païens. Voici un exemple : le *Chronicon Prussiae* de Peter von Dusburg¹⁶, de 1326, est une chronique de la guerre des croisades catholiques pour christianiser les païens des vieux « Prussiens » (les tribus baltes de l'Europe du Nord). On trouve le texte suivant : « [...] et il arriva qu'ils [les Prussiens] adorèrent toute la création au lieu de Dieu : le soleil, la lune, les étoiles, le tonnerre, les oiseaux et même les animaux à quatre pattes, y compris les grenouilles. Ils avaient aussi des forêts sacrées, des champs et des rivières ». Ce sont des croyances totalement semblables à celles de nombreux peuples amérindiens et des sociétés traditionnelles du monde entier.

Il convient de rappeler que l'invasion des Amériques rassemblait des aspects militaires et commerciaux avec des justifications religieuses qui avaient déjà été utilisées lors de l'expansion portugaise le long des côtes africaines au XVe siècle. Par la *Bula Dum Diversas* de 1452, le pape Nicolas V, par l'intermédiaire de son autorité apostolique, a autorisé Afonso V du Portugal : « [...] la permission pleine et gratuite d'envahir, de rechercher, de capturer et de soumettre les Sarrasins et les païens et autres infidèles et ennemis du Christ partout où ils peuvent être trouvés, alors comme leurs royaumes, duchés, comtés, principautés et autres possessions (...) et de réduire leur peuple à un esclavage perpétuel. » Plus tard, les Espagnols ont utilisé le *Requerimento* [la Sommation], le document élaboré en 1513 que les conquérants espagnols lisaient pour informer les Indiens que leurs terres ne leur appartenaient plus, et qui était communément lu aux Indiens avant les batailles, en castillan ou en latin sans traducteur, souvent à grande distance des Indiens, ou même des bateaux : « [...] Parmi tous ces gens, Dieu notre Seigneur a désigné un homme appelé Saint Pierre, pour être le seigneur de tous les hommes du monde et se faire obéir de tous ; afin qu'il soit le chef de toute la race humaine partout où les hommes vivent, sous n'importe quelle loi, foi ou croyance ».

« Si vous ne le faites pas, ou si vous retardez malicieusement la décision, je certifie qu'avec l'aide de Dieu, nous entrerons puissamment sur votre territoire, nous vous ferons la guerre de toutes les manières possibles et nous vous

16. Peter von Dusburg (mort en 1326) était prêtre et chroniqueur des chevaliers teutoniques. Connu pour son ouvrage *Chronicon terrae Prussiae*, qui décrit les croisades de l'Ordre teutonique au XIII^e et au début du XIV^e siècle ainsi que les conquêtes et l'assujettissement des clans prussiens.

soumettrons au joug et à l'obéissance de l'Église et de Leurs Majestés. Nous vous prendrons comme esclaves, vous, vos femmes et vos enfants, et à ce titre, nous les vendrons et nous en disposerons de la manière que Ses Majestés l'ordonneront, et nous prendrons vos biens, et nous vous causerons tous les maux et dommages dont nous sommes capables, comme à des vassaux qui n'obéissent pas à leur maître ou ne veulent pas le recevoir, mais qui lui résistent et le contredisent. Et nous déclarons par la présente que les morts et les dégâts qui résulteront de tout cela seront de votre faute et non celle de Leurs Majestés ou la nôtre, ni celle de ces messieurs qui nous accompagnent. »

En 1496, Henri VII d'Angleterre a autorisé John Cabot à « conquérir » et « posséder » en son nom tout territoire qu'il atteignait au cours de son voyage à travers l'Atlantique Nord et qui n'était pas déjà en possession de mains chrétiennes.

Récemment encore, en Amérique du Nord comme en Australie, les enfants étaient séparés de leurs parents et forcés de rester dans de grandes écoles où on leur coupait les cheveux, où on leur interdisait de parler leur langue et où ils devaient oublier les idées religieuses de leur culture. La devise était : *Kill the Indian: Save the Man* [Tuer l'Indien, sauver l'Homme]. La justification, qui existe malheureusement encore dans l'esprit de certaines personnes, est la supériorité morale et physique des races blanches qui ont emporté la prétendue « vérité » dans tous ces lieux.

La grande erreur de la culture occidentale a été de nous séparer du reste de la nature : l'idée de l'exceptionnalité de l'être humain. Cette idée a au moins deux sources. La première est religieuse : dans la conception biblique, l'homme est fait à l'image de Dieu, il reçoit un nom et devient le seigneur du reste de l'espèce. La deuxième est philosophique : pour les Grecs « l'homme est la mesure de toute chose », comme le disait Protagoras au Ve siècle avant Jésus-Christ. Aristote affirme que les plantes ont une « âme végétative » et les animaux « une âme sensible », et place les humains au sommet de la pyramide pour avoir une « âme rationnelle ». Voici un passage intéressant de l'un des dialogues de Platon, composé vers 370 avant J.-C.. Phèdre invite Socrate à se promener hors de la ville. Et il lui répond : « *Pardonne-moi, mon ami. Je suis voué à l'apprentissage ; les paysages et les arbres n'ont rien à m'apprendre – seuls les habitants de la cité. Mais toi, je pense que tu as trouvé une potion pour m'enchanter. Car, de même*

que l'on fait avancer les animaux affamés en agitant devant eux des branches de fruits, tu peux me guider dans toute l'Attique ou partout ailleurs en agitant simplement devant moi les pages d'un livre contenant un discours [de Lysias]. »

La pensée animiste des Amérindiens et des sociétés traditionnelles d'autres continents contraste radicalement avec cette vision. Selon l'anthropologue Alfred Irving Hallowell, qui a travaillé parmi les *Ojibwa* des Grands Lacs entre les États-Unis et le Canada, l'animisme fait référence à des modes de vie qui supposent que le monde est une communauté de personnes vivantes qui méritent le respect et qu'il convient donc de promouvoir de bonnes relations entre les personnes d'espèces différentes. Cela implique des relations morales et réciproques, non seulement entre les êtres humains, mais aussi avec les « personnes non humaines ».

Il est important de souligner que l'animisme n'est pas une philosophie : il implique une relation intime et multisensorielle, une connaissance participative et non discursive qui reconnaît l'intelligence dans le monde naturel et l'existence d'une subjectivité dans les processus vitaux. L'animisme présuppose des épistémologies relationnelles et intersubjectives avec les autres entités de notre monde. Cela n'a rien d'absurde. Dans la vie, tout dépend de tout. Les micro-organismes – dont notre planète abrite 10 à 15 millions d'espèces – ont créé les conditions nécessaires au développement d'une vie plus complexe sur cette planète. Sans les insectes, il n'y aurait pas de pollinisation et donc de nombreuses plantes n'existeraient pas. Sans les plantes, nous et les animaux ne serions pas là. Les relations symbiotiques sont essentielles. Nous sommes nous-mêmes des substrats écologiques pour les organismes qui vivent en nous et dont nous dépendons. Nous pourrions même dire que nous ne sommes pas des êtres individuels, mais des conglomerats d'organismes interdépendants, avec des esprits et des émotions qui sont en quelque sorte collectifs.

Il existe actuellement une convergence entre la pensée animiste et certains biologistes et écologues évolutionnistes. Nous assistons à une explosion de littérature scientifique sur l'intelligence de diverses espèces animales, et pas seulement sur les primates, les dauphins, les éléphants ou nos animaux de compagnie. Je voudrais mentionner les livres de Jonathan Balcombe sur l'intelligence des poissons, de Carl Safina sur diffé-

rentes espèces et de Peter Godfrey-Smith sur les capacités mentales des poulpes. Le primatologue Frans de Waal a intitulé l'un de ses livres : « *Sommes-nous trop «bêtes» pour comprendre l'intelligence des animaux ?* »

Il existe également de plus en plus d'ouvrages sur l'intelligence des champignons et des plantes. Je voudrais également mentionner le travail de Monica Gagliano, qui combine une recherche expérimentale minutieuse avec une ouverture à une communication subtile avec les plantes par le biais des rêves. Très similaire à ce que j'ai découvert lors d'un travail sur le terrain auprès des populations *ribeirinhas*¹⁷ péruviennes. Don Emilio, l'un de mes professeurs, m'a dit que les plantes utilisées pour préparer l'*ayahuasca* (*Banisteriopsis caapi* et *Psychotria viridis*) sont des « médecins », tout comme le tabac, le *toé* (*Brugmansia grandiflora*) et bien d'autres plantes. C'est le concept de « plantes enseignantes », qui est important dans les pratiques des peuples indigènes et des *ribeirinhos* d'Amazonie.

La sacralisation de la nature est désormais fondamentale pour renverser la situation absurde dans laquelle nous nous trouvons, notamment ici au Brésil. Je considère que la récupération d'une sorte d'animisme, sans contradiction avec la méthode scientifique comme cruciale, est cruciale, non seulement d'un point de vue personnel mais aussi juridique. En fait, nous disposons d'exemples concrets sur d'autres continents concrets sur d'autres continents.

En 2017, pour la première fois, et après une bataille juridique ardue de plus de cent ans, un fleuve a été officiellement déclaré comme « personne ». Il s'agit du Whanganui, en Nouvelle-Zélande, au cœur de la vie des **Maoris** qui le considèrent comme un ancêtre et un maître spirituel, et dont ils utilisent les eaux pour soigner leurs malades. Un proverbe local dit : « Je suis le fleuve et le fleuve est moi ». Au grand dam des peuples indigènes, qui considéraient le fleuve comme une entité indivisible et sacrée, depuis le XVIIIe siècle, les Anglais l'ont divisé et ont commencé à l'utiliser comme décharge et comme égout. Les colonisateurs ont retiré le gravier du fleuve, pollué ses eaux, introduit des truites qui ont tué

17. Le mot *ribeirinha* (*ribeirinho*, au masculin) est utilisé en Amérique du Sud pour nommer les communautés qui vivent près des rivières, qui ont comme activité principale la pêche et l'élevage (N.T.).

de nombreuses espèces locales, et chassé les indigènes de ses rives. Avec le nouveau statut juridique, le fleuve est représenté par deux personnes élues par les *Maoris*. En mars de la même année, une semaine plus tard, l'Inde a déclaré le Gange et la rivière Yamuna comme entités vivantes. Ces deux cours d'eau sont considérés comme sacrés par les hindous, et sont considérés comme des déesses qui apportent un soutien physique et spirituel à la population. Aujourd'hui, trois représentants du gouvernement en sont les gardiens.

Dans le but de protéger les rivières de la pollution croissante, la Cour suprême du Bangladesh a accordé en 2019 le statut d'entité vivante à tous les cours d'eau du pays. Il s'agit d'un changement de paradigme nécessaire. Les peuples traditionnels du monde entier pourront faire appel à des idées similaires pour protéger leurs droits religieux. Si les entreprises privées ont le statut de « personne » (entité juridique), pourquoi pas aussi une montagne, un lac ou une rivière ? Si les temples, mosquées, synagogues et *terreiros*¹⁸ d'*umbanda* ou de *candomblé* sont aujourd'hui considérés comme des lieux sacrés, les mêmes critères doivent être appliqués aux lieux sacrés des peuples traditionnels.

Parallèlement à l'extinction biologique, nous assistons à l'extinction de la diversité culturelle. Si notre civilisation s'effondre, comme ce fut le cas pour les civilisations qui nous ont précédés, nous perdrons la connaissance des forêts, des rivières, des déserts et des montagnes des peuples traditionnels qui ont su les préserver. Comme le souligne Leila Salazar-López, les sociétés autochtones traditionnelles ne représentent que 4 % de la population mondiale, mais protègent 80 % de la diversité de la planète. Dans notre cas, ici dans les Amériques, nous avons l'obligation de défendre les droits des peuples indigènes et leurs terres, pour eux et pour nous. Ils sont les gardiens des forêts et des rivières, des montagnes et des lacs.

La chercheuse et activiste environnementale Vandana Shiva affirme que la fragmentation et l'effondrement écologiques et ethniques sont étroitement liés et font partie intégrante d'une politique de destruction planifiée de la diversité naturelle et de la culture, visant à créer l'uniformité qu'exigent les systèmes de gestion centralisés.

18. Les *terreiros* sont des terrains consacrés à la pratique des religions afro-brésiliennes (N.T).

Linda Tuhiwai Smith, professeure à l'Université de Waikato, en Nouvelle-Zélande, de l'ethnie Maori, insiste dans son livre *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples* sur le fait que les peuples indigènes ont des philosophies qui relient les humains à l'environnement et les uns aux autres, générant les principes d'une vie durable, respectueuse et possible.

Il est paradoxal qu'un pays comme le Brésil, avec son extraordinaire richesse ethnique, ait une population indigène sur la défensive, perdant ses terres et étant traitée comme un ennemi du progrès social. Nous assistons à la poursuite d'un ethnocide physique et culturel qui dure depuis cinq siècles. Dans la situation extrêmement dangereuse dans laquelle nous nous trouvons, avec la nécessité de nouveaux paradigmes de conduite et de relations avec le monde naturel dont nous dépendons, ils peuvent être nos véritables guides, et non les bureaucrates qui, depuis leurs fauteuils, décident de notre destin sur la base de projections économiques, main dans la main avec des personnes dont le principal horizon vital est l'intérêt financier.

Une grande partie de l'humanité s'est égarée. Nous sommes devenus des super-consuméristes, insensibles au sort des innombrables espèces avec lesquelles nous partageons cette merveilleuse planète. La vie sauvage, créative et indestructible persistera sur notre planète, même si nous commettons la folie de ruiner cette riche expérience dont nous faisons partie.

Je voudrais terminer en mentionnant notre ami **Desana** Luiz Lana¹⁹, une grande source de savoir ancestral. La disparition des sages indigènes est une tragédie. Espérons que de nombreux jeunes autochtones s'efforcent d'apprendre de leurs aînés, afin qu'un jour ils puissent prendre leurs places et que le savoir amérindien perdure pour les générations futures.

19. Luiz Lana Tōrāmu Kehiri est un auteur important du peuple **Desana**. Avec son père, Firmiano Lana Umusu Pārōkumu, il a écrit et dessiné *Antes o Mundo não existia*, un livre que nous avons publié en 2019.

RECOMMANDATIONS DE LECTURE

ALFRED CROSBY. *Imperialismo Ecológico. A Expansão biológica da Europa 900-1900*. Companhia das Letras, 2011.

CHRISTIAN DE DUVE. *Vital Dust. Life as a Cosmic Imperative*. Nova York: Basic Books, 1995.

FRANZ DE WAAL. *Are we smart enough to know how smart animals are?* Nova York: W.W. Norton & Company, 2016.

DAVID DEAMER. *Assembling Life. How Can Life Begin on Earth and Other Habitable Planets?* Oxford University Press, 2019.

FELIPE FERNÁNDEZ-ARMESTO. *1492, O Ano em que o Mundo começou*. Companhia das letras, 2017.

MONICA GAGLIANO. *Thus Spoke the Plant*. North Atlantic Books, 2018. ;

MARIJA GIMBUTAS. *The Goddesses and Gods of Old Europe. Myths and Cult Images*. University of California Press, 1974.

JULIA HOLLINGSWORTH. “*This river in New Zealand is legally a person. Here’s how it happened.*” CNN, 12 de dezembro de 2020. <https://edition.cnn.com/2020/12/11/asia/whanganui-river-new-zealand-intl-hnk-dst/index.html>.

KOPENAWA, DAVI & BRUCE ALBERT. *La chute du ciel*, Plon, 2013.

NICK LANE. *Questão vital: Por que a vida é como é?* Editora Rocco, 2017.

VANDANA SHIVA. *A Violência da Revolução Verde. Agricultura, Ecologia e Política do Terceiro Mundo*. Edições Mahatma, 2015.

LINDA SMITH TUHIWAI. *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*. Zed Books, 1999.

SIMON L. LEWIS E MARK A. MASLIN. *The Human Planet: How We Created the Anthropocene*. Yale University Press, 2018

REBECCA WRAGG SYKES. *Kindred: Neanderthal Life, Love, Death and Art*. Bloomsbury Sigma, 2020

ANDREA WULF. *A invenção da natureza*. Editora Crítica, 2016

JONATHAN BALCOMBE. *What a Fish Knows: The Inner Lives of Our Underwater Cousins*. Scientific American / Farrar, Straus and Giroux, 2017

PETER GODFREY-SMITH. *Outras Mentes: O Polvo e a origem da consciência*. Todavia, 2019

Je suis né à Florencia, la capitale du Caquetá, en Colombie, une région originellement amazonienne d'une biodiversité étonnante, peuplée autrefois par les *Andakies*, *Coreguajes*, *Huitotos* et d'autres peuples indigènes qui ont souffert de persécutions et d'ethnocides comme dans tant d'autres endroits des Amériques. La région a malheureusement été transformée en pâturages et en monocultures par des colons venus d'autres régions du pays, subissant ainsi l'une des plus grandes déforestations au monde.

Depuis mon enfance, j'ai été le témoin, bien qu'inconscient, du début de ce processus. Je m'intéressais particulièrement aux indigènes qui arrivaient parfois à Florencia, alors ville naissante fondée par des missionnaires capucins en 1920, sans électricité, sans eau courante et presque sans voitures.

Dès l'âge de douze ans, je suis entré au séminaire de Bogota et à 18 ans, je suis allé étudier la philosophie et la théologie dans deux monastères du nord de l'Espagne. À l'âge de 21 ans, j'ai quitté l'ordre pour étudier la philosophie et la littérature à l'université Complutense de Madrid. Pendant six ans, j'ai enseigné la littérature hispanique à l'université d'Oslo tout en faisant un master interdisciplinaire comprenant la linguistique et des cours d'introduction à l'astronomie et à la chimie organique : les merveilleuses combinaisons académiques possibles dans certaines universités nordiques.

En 1979, j'ai déménagé à Helsinki pour travailler à Hanken School of Economics, une institution suédoise. Parallèlement, j'ai passé un doctorat en religions comparées à l'université de Stockholm, sous la direction du professeur Åke Hulkrantz, grand spécialiste des religions amérindiennes, avec une thèse sur les plantes sacrées et le chamanisme chez les populations riveraines de l'Amazonie péruvienne.

De 1992 à 1994, j'ai été professeur au département d'anthropologie de l'université fédérale de Santa Catarina. Pour des raisons familiales, j'ai démissionné et repris mon poste à Helsinki. Après 32 ans passés en Finlande – j'ai pris ma retraite il y a presque neuf ans – ma femme brésilienne et

moi partageons notre temps entre la Finlande et le Brésil. Je suis directeur du Centre de recherche Wasiwaska sur les plantes psycho intégratives, l'art visionnaire et la conscience, et depuis des années, j'enquête et collabore avec des professionnels de différentes universités et domaines tels que la psychologie, la biologie, les neurosciences et la cosmologie.

TRADUCTION
LUISA MORAIS

Luisa a grandi dans la ville de Minas Novas, située dans la Vallée du Jequitinhonha, dans un paysage de brousse, d'objets faits en argile et de cérémonies au son du tambour. Pour réussir ses études universitaires, elle a dû déménager à Belo Horizonte, où elle a obtenu une licence de portugais-français à l'Université Fédérale du Minas Gerais. Actuellement, Luisa travaille comme traductrice et enseignante FLE.

RÉVISION
CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis plus de vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.

REMERCIEMENTS

Institut Climat et Société
Conservation International Brésil

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem. La coordination éditoriale est faite par Alice Faria et la mise en page par Érico Peretta. A édition de ce cahier a bénéficié de la collaboration spéciale de Daniela Ruiz. Pour la version française, nous remercions Luisa Morais et Christophe Dorkeld. Plus d'informations sur selvagemciclo.com.br

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de 5 centres de formation pour la transmission de la culture et des connaissances indigènes. Pour en savoir plus : <https://selvagemciclo.com.br/colabore>

Cahiers SELVAGEM
publication digitale de
Dantes Editora
Biosphère, 2024

